

ANTECEDENTS GIDIENS
MATILDE RONDEAUX : LUCILE BUCOLIN
MYTHE D'UNE NAISSANCE. NAISSANCE D'UN MYTHE

David Steel

“Orphelines (...) obérées de l’antécédent maternel” 1

Le 7 octobre 1895, André Gide épousa sa cousine germaine Madeleine Rondeaux, qui avait perdu son père, Emile Rondeaux, cinq ans auparavant et dont la mère était ... absente.

Au-delà du déterminisme génétique banal — sans mère, pas de fille — dans l’histoire littéraire gidienne la figure de la mère de Madeleine Gide — la tante d’André Gide — Matilde Rondeaux, née Pochet, est importante pour deux raisons. Elle fut la cause indirecte de l’amour que Gide éprouva — ce “nouvel orient à (s)a vie” (*Slg*, 434) — pour sa cousine et donc de son mariage avec elle. Matilde fut également, dans une certaine mesure, le modèle réel du fascinant mais fugace personnage romanesque qu’est la Lucile Bucolin de *La Porte étroite*. “Lucile Bucolin est une transposition romanesque de Mathilde (*sic*) Rondeaux, et dans les sentiments de Jérôme pour sa tante Lucile se trouvent transposés les sentiments d’André Gide pour sa tante Mathilde”, affirme Delay (I,114). Rappelons ces sentiments tels qu’ils sont définis par le Jérôme du roman: “J’éprouvais un singulier malaise auprès de ma tante, un sentiment fait de trouble, d’une sorte d’admiration et d’effroi” (*Romans*, 499). L’inconduite sexuelle de Matilde Rondeaux (entendons, selon les critères moraux de son temps et de son milieu), son éventuel abandon de son mari et de ses enfants, laissa une jeune Madeleine explorée, dont l’adolescent Gide, en un double essor d’admiration et de pitié, tomba définitivement amoureux. La mère fuyarde fautive sera l’objet désormais d’une indéracinable rancune. Le scénario sentimental nous est explicité dans *Si le grain ne meurt* (432-34) sur le mode confessionnel. Auparavant, mais déjà presque une trentaine d’années après les événements, la situation avait été traitée, sur

¹ Schlumberger, *Madeleine et André Gide*, Gall., 1956, 31. Le présent article développe certains arguments présentés dans les pages 439-42 de ‘Gide et l’enfance’, *Bull. des Amis d A. Gide*, oct. 2003, 431-443.

le mode romanesque, avec les légitimes variantes que peut s'offrir la fiction, dans *La Porte étroite* (502-03).

Si le patronyme Rondeaux est une donnée biographique incontournable, il n'en est pas de même du fictif Bucolin, sur lequel, légitimé par le "Bucolin! Bucolin! ... Si j'avais un mouton, sûrement je l'appellerais Bucolin" (503) proféré par un admirateur de Lucile, il convient peut-être de procéder à une brève interrogation onomastique. En français le seul mot phonétiquement connexe est l'épithète 'bucolique', dénotant ce qui se rapporte à la vie pastorale (d'où la plaisanterie du prétendant), les *Bucoliques* de Virgile étant pour Gide, on le sait, un livre-clef qui contient notamment le "*quid tunc si fuscus Amyntas*" texte-talisman de sa sexualité. Or, comme Amyntas, Matilde, sinon Lucile, avait la peau ambrée. L'étymologie grecque de 'bucolique' se rapporte cependant moins au pâtre de moutons qu'au bouvier, origine qui rapprocherait Bucolin de Bovary, patronyme qui est la figuration littéraire icônique de la Normande adultère. Quant à Lucile, Gide avait une très catholique tante de ce nom (femme de Henry Rondeaux) et Matilde une dernière fille, Lucienne, ce qui n'empêche pas des connotations lucifériennes d'obombrer d'autres plus lumineuses. Au demeurant, Jean-Marie Jadin remarque la récurrence des prénoms commençant par 'Luc' chez Gide ².

La Lucile Bucolin, qui, dans le roman, se substitue à Matilde Rondeaux, nous est dépeinte comme une exotique créature sensuelle et langoureuse, née à la Martinique, orpheline recueillie par le ménage Vautier, et qui ensuite épouse le très protestant Bucolin, banquier-rentier havrais aussi terne que méritoire. Gide en fait une "créole", c'est-à-dire, du moins à l'époque, une personne de race européenne, telle Joséphine de Beauharnais, née aux anciennes colonies intertropicales. En même temps, par une ambiguïté peu satisfaisante, il semble la doter aussi d'au moins un attribut d'une femme de sang mixte: les "cheveux crêpelés" (498), encore que la crêpelure puisse être ou naturelle ou artificielle. Transplantée dans l'austère milieu de cette société huguenote normande, tel un camélia dans une chambre froide, Lucile succombe, à la longue, à l'ennui sinon à une névrose asthénique, cherchant enfin compensation dans les bras d'au moins un autre admirateur avant de finalement s'enfuir. Objet d'attention pendant quelques

² Jean-Marie Jadin, *André Gide et sa perversion*, Paris, 1995, Arcanes, 125; pour ses considérations sur le nom de Rondeaux, voir 186-87.

paragraphe seulement du début du livre, Lucile projette néanmoins son ombre, celle de son “péché”, sur le roman entier et détermine non seulement le dépérissement de son mari, mais l’impuissance amoureuse de Jérôme et le suicide moral d’Alissa. Si Lucile n’est pas, au sens littéral, la folle du logis qu’est la première Mrs Rochester dans le *Jane Eyre* de Charlotte Brontë, les deux romans offrent comme clef du drame une sulfureuse et assez mystérieuse Antillaise, la première séquestrée dans une chambre secrète, la seconde auto-séquestrée, une grande partie du temps, dans sa chambre.

Mystérieuse ... mais les quelques pages liminaires de *La Porte étroite* qui se consacrent à Lucile nous livrent presque autant de renseignements sur elle que l’on ne possède sur son modèle Matilde. Brebis galeuse dans un milieu qui valorisait probité et vertu, sa figure fut entièrement occultée, gommée des annales familiales, telle cette ancêtre dévoyée de Thérèse Desqueyroux enkystée dans le silence, prémonition du sort de Thérèse elle-même, dans le roman de Mauriac.

Dans *Si le grain ne meurt*, comme dans *Et nunc manet in te*, Gide également l’escamote, au point de ne pas même lui accorder de nom propre³. Innommée, elle perd ainsi son statut de personne dont on puisse parler. Jean Delay toutefois (I, 112-113) nous apprend qu’elle avait vingt-et-un ans lorsqu’elle rencontra et rapidement épousa, le 23 avril 1866, Emile Constant Rondeaux (1831-1890), riche rentier qui avait alors trente-cinq. Fougue partagée? Initiative d’une jeune femme entreprenante? Emile, qui avait voyagé en Italie et en Orient était, selon R.-G. Nobécourt, d’esprit distingué, mais de caractère mou. Amour probablement oedipien selon Jadin, l’époux ayant cherché, chez la jeune Matilde Pochet, une résurgence symbolique, à une voyelle près, de sa mère née Julie-Judith Pouchet (125). Nobécourt, reprenant une phrase de Pierre Le Verdier (historien de la famille Rondeaux et neveu de Claire Démarest, tante de Gide), ajoute comme seul commentaire sur l’épouse qu’elle était “peu appréciée des Rondeaux” et renvoie pour plus de renseignements à *Si le grain* et à *La Porte*

³ “Toute jeune encore et la première de la famille, (Madeleine) s’aperçut de l’inconduite de sa mère. (...) Quant à mon autre tante, la mère de Madeleine, son inconduite l’avait aussitôt déconsidérée, l’avait exclue de la famille, de notre horizon, de nos pensées. Madeleine n’en parlait jamais et n’avait eu pour elle, que je sache, aucune indulgence; non seulement par une instinctive protestation de sa propre droiture, mais beaucoup aussi, je suppose, en raison du chagrin de son père qu’elle vénérât”, *Et Nunc manet* dans *Journal. Souvenirs*, 1960, Gall., 1127-28.

*étroite*⁴. Naquirent ensuite, annuellement, un enfant, Madeleine (1867), Jeanne (1868), Valentine (1870), Edouard (1871), Georges (1872) et, plus tard, Lucienne, cette dernière enfant, adultérine peut-être, née vers 1879, que Matilde emmena avec elle lors de son départ⁵. On se laisserait facilement persuader que cette maternité intensive, encore que non rare à l'époque, pesait lourd à Matilde pendant la première décennie de son mariage et fut un facteur non négligeable dans sa désillusion maritale. Pesait également dans la balance peut-être le fait que, plus jeune que lui de quatorze ans, elle n'avait pas la quarantaine lorsque son mari était déjà cinquantenaire. Avait-elle des besoins sexuels que son mari, tôt ou tard ne pouvait satisfaire? Tendait-elle à la 'nymphomanie'? Pour ce qui est des vraies raisons de la mésentente conjugale, elles demeurent, à cette distance dans le temps, insondables — 'Ne jugez pas'.

Dans son *André Gide ou la vocation du bonheur* et son édition de la *Correspondance avec sa mère*, Claude Martin apporte d'autres dates: la séparation du ménage en 1888 (Nobécourt aussi affirme que "une séparation de corps judiciairement prononcée en 1888 consacra la rupture conjugale" (66)), mais Naomi Segal, suivant des indications orales de Daniel Durosay, opte pour 1886, Matilde étant partie d'abord suivre un traitement psychiatrique (pour la dépression?) à Paris; le re-mariage de Matilde, en février 1891, après le décès de son mari en 1890, avec son amant, le futur avocat Charles Talabart, mais alors, selon l'acte d'état-civil, "sans profession", avec qui elle s'établit à Paris, ave. Victor

⁴ P(ierre) L(e) V(erdier), *Histoire de la famille Rondeaux*, Rouen, 1928, Imp. Cagniard, réimp. 1988 et R.-G. Nobécourt, *Les Nourritures normandes d'André Gide*, Paris, 1949, Eds. Médicis, 26-28. A l'exception de deux brèves références, Le Verdier aussi passe Matilde sous silence. Pour une autre perspective sur les Rondeaux, v. J.-P. Chaline, *Les Bourgeois de Rouen: une élite urbaine au XIXe. siècle*, Paris, 1982, Presses de la Fond. Nat. des Sciences Politiques, *passim*.

⁵ Gide, omettant Lucienne, camouflait la vérité en écrivant dans *Si le grain*: "Mon oncle et ma tante habitaient avec leurs cinq enfants rue de Lecat", *Slg.*, 411. C'est Dominique Drouin qui, lisant de vieilles correspondances après la mort de Gide, 'découvrit' l'existence de Lucienne et en fit part à Jean Schlumberger: "Une dernière fille était née sur le tard, que l'épouse avait revendiquée lors de la séparation et dont jamais personne n'entendit plus parler", *MAG*, 23. Le passage, de janvier 1890, qui contient la seule mention d'elle dans le *Journal* fut omis de l'édition publiée du vivant de l'auteur et repris seulement dans l'édition d'Eric Marty, Gall., 1996, 116. Aidant Madeleine, lors de la dernière maladie de son père, Gide écrit: "C'est une étrange chose que toujours la douleur nous ait réunis — après la mort de papa, après la séparation dans les longues vacances de La Roque, après le départ de Lucienne, dans les souffrances morales avant tout cela, puis maintenant près du lit de mon oncle". Notons que Gide parle du départ de Lucienne, mais non de la mère de celle-ci, sa tante. Lucienne (1879?-1932) devint Mme André Voisin.

Hugo ⁶ . En fait, la cérémonie eut lieu le 25 février à 5 heures de l'après-midi à la mairie du 16^{ème} arrondissement après un contrat de mariage établi le même jour devant Me. Demanche, notaire à Paris. Sur l'acte de mariage, où son prénom s'écrit sans 'h', l'adresse de l'épouse est donnée comme "ave. Victor Hugo, 40 et avant ave. Kléber, 12". Assistèrent comme témoins, Théodore Alexis François Larchevêque, 27 ans, avocat, 49 bd. de Port-Royal; Augustin Jacques Louis Petre, 30 ans, avocat, 3, place de la Sorbonne, Emile-Alfred Paul Müller, 33 ans, docteur en médecine, 5, rue de Hanovre et Christophe-Paul Amstoutz, 26 ans, pasteur, 17 ave. de Clichy ⁷ . Deux semaines avant l'événement, le mercredi 11 février 1891, Madeleine, écrivant son journal, à Arcachon, à peine un an après le décès de son père, note (ne daignant même pas prononcer le nom de sa mère): "Nous apprenons le triste remariage de ... O Papa! Que vont faire nos frères? Pauvres garçons! plus, beaucoup plus à plaindre qu'à condamner. Pour nous tout lien, si jamais il y en a eu un, est rompu depuis ... combien d'années? ... Devant le monde, cela accomplit la séparation. Notre vieux nom, aristocratiquement bourgeois est allégé... Mais elle, à quel terrible avenir semble-t-elle s'engager en épousant ce misérable impudent" ⁸ . Sur la figure obscure — et bien noircie — de ce 'misérable impudent', Charles Talabart, nous apportons quelques lumières supplémentaires dans l'*Appendice* qui suit le présent texte.

Plus tard, nous informe Claude Martin, les enfants Rondeaux intentèrent un procès à leur mère pour récupérer leur part de l'héritage paternel. Le mariage de Madeleine avec André en 1895, pour lequel il lui fallait le consentement de sa mère, requête pénible qu'elle obtint par l'entregent d'un notaire et de son oncle Emile Pochet, lui apportera, de droit, sa part des

⁶ N. Segal, *Pederasty and Pedagogy*, 285. Si Daniel Durosay avait raison, Matilde, se demande-t-on, serait-elle allée consulter, à l'Hôtel de Lamballe, le Dr. Emile Blanche, (père de Jacques-Emile, futur ami de Gide), renommé pour son efficacité et sa discrétion et qui était de souche rouennaise. Voir Laure Murat, *La Maison du Dr. Blanche*, 2001, Lattès. Les registres du Dr Blanche appartiennent à une collection particulière.

⁷ Acte de mariage Talabart-Pochet, Archives de Paris, Mairie du 16^{e.}, 1891, acte 123, p.62.

⁸ 'Le Journal de Madeleine', *BAAAG*, juillet 1977, 21. Contrairement à ses filles, les fils de Matilde continuèrent à voir leur mère après la séparation, du moins immédiatement après la mort de leur père. Dans une lettre de Gide à sa mère du 23 mars 1890 on lit: "Je crois que (Georges) a un peu assez de l'avenue Kléber et que la seule chose qui lui rend ses sorties là-bas encore supportables, c'est qu'on lui laisse tranquille (...) Georges n'a l'air de prendre au sérieux ni sa mère, ni sa tante B(erthe) P(ochet) de T(inan), ni Talabart — il en rit même sans beaucoup de dignité", *Corr. Mère*, 58. Georges Rondeaux avait alors 18 ans. Rappelons que Gide a décrit l'agonie de son oncle Emile, décédé le 1 mars 1890, dans 'Rouen (février-mars 1890)', *BAAAG*, oct. 1973, 3-9.

revenus, mais non le capital, qui restait objet de litigation (*Maturité d'AG*, 48). Ensuite, elle ne la recontactera plus jamais. Enfin Gide annonce la mort de Matilde Talabart, qui vivait, semble-t-il, dans l'indigence, à Maria van Rysselberghe au début de septembre 1919: "Ma belle-mère vient de mourir, nous dit-il; c'est un soulagement, surtout pécuniaire. Ses enfants lui faisaient une pension que nous supportions presque entièrement" (*CPD.*, I, 33, 9 sept. 1919). Talabart l'aurait-il alors abandonnée ou prédécédée? Madeleine finançant la vieillesse d'une mère que, jeune, elle avait prise en horreur: l'ironie — et la tristesse — de la situation sont manifestes, même si, à en croire Sarah Ausseil (mais peut-on se fier à une "biographie" romancée?) l'un des regrets de la vie de Madeleine aurait été de n'avoir pas été aux côtés de sa mère lors de sa mort⁹. Ajoutons que, dans son livre, Sarah Ausseil, à la suite de *l'Album Gide* (12) des 'Editions de la Pléiade', publie un portrait photographique de Matilde (âgée d'une trentaine d'années?), en robe haut boutonnée, l'air songeur sinon nettement mélancolique. Enfin, dernière bribe d'information, et qui laisse entrevoir une réhabilitation possible, du moins partielle, de Matilde, ce fragment des carnets de Jean Schlumberger, qui travaillait alors sur son *Madeleine et André Gide*, du 13 octobre 1954: "(Dominique Drouin) me parle des découvertes qu'il vient de faire sur la famille Rondeaux et notamment sur sa grand-mère, la coupable, dont on ne parle jamais et qui n'a pas du tout été la gourgandine que nous supposions. On parle toujours des cinq enfants Rondeaux, mais il y avait une dernière fille, que la mère a emmenée lors de la séparation (en 88?). Domi est entré en relations avec sa cousine germaine. La coupable, remariée après deux ans, est morte de misère en 1919, sans que ni Madeleine, ni Jeanne, ni Valentine n'aient été auprès d'elle. Chose curieuse, chaque fois que Domi tâchait d'obtenir des précisions de la part de Gide il se heurtait à un mur"¹⁰. On perçoit l'écho de cette conversation dans le livre de Schlumberger: "Même après la mort de Madeleine, Gide a continué d'observer

⁹ Ghisa Drouin, femme de Jacques, neveu de Gide, aurait reçu de Madeleine, en l'été de 1936, cette confidence: "Vous savez, je crois qu'un de mes grands remords aura été de ne pas m'être rendue au chevet de ma mère, quand elle est partie ...", Sarah Ausseil, *Madeleine Gide ou de quel amour blessé*, 1993, Laffont, p.310. Concernant Madeleine, Schlumberger avait déjà écrit: "Sa mère fut, semble-t-il, à jamais effacée de son champ de vue. La sévérité des enfants Rondeaux à l'égard de leur mère a été surprenante. Même au bout de longues années, même devant la mort imminente, elle n'a pas désarmé", *MAG*, 22.

¹⁰ J. Schlumberger, *Notes sur la vie littéraire 1902-1968*, éd. P. Mercier, 1999, Gall., p.354-55.

une surprenante discrétion sur les circonstances de ce scandale” (*MAG*, 23). L’on constate que ce n’est donc pas que dans ses écrits que Gide emmurait sa belle-mère dans le silence.

Et c’est là à peu près tout. Aussi, manquant d’autres données sûres, critiques et biographes semblent-ils avoir puisé dans *La Porte étroite* pour étoffer la personne insubstantielle de la réalité. Un exotisme voluptueux déteint ainsi du roman pour venir colorer le blanc qu’est Matilde. C’est le cas surtout pour ce qui est de son lieu de naissance, comme Lucile, aux colonies, présumait-on. “Elle avait une beauté brune et des airs nonchalants qui la faisaient passer pour créole. Elle était en effet née à l’île Maurice mais appartenait à une vieille famille de commerçants havrais alliée aux Delaroche, aux Oberkampf, aux Raoul Duval”, écrit Jean Delay (I, 113), premier biographe du romancier. “Jeune fille dans son île Maurice natale cette superbe créole avait tenu le haut du pavé”, affirme, dans sa foulée, Pierre de Boisdeffre (77). “Oiseau des îles”, dit Lepape (81); “She had been born in Mauritius”, confirme Sheridan (22), y faisant écho britannique. Quoique Nobécourt, en 1949, s’était montré plus circonspect en se demandant “Était-elle créole et orpheline, recueilli par un pasteur? Il ne le semble pas. Sa famille au contraire était connue au Havre, ‘de date récente sans doute mais bien alliée’ ” (58), Claude Martin, dans sa belle biographie en cours, n’invalide pas l’origine exotique (49) qui, bénéficiant de l’imprimatur d’un demi-siècle presque, a acquis la patine d’une vérité établie.

Curieusement pourtant, il n’en est rien. Dans les registres d’état civil d’Ingouville, commune limitrophe du Havre, conservés aux Archives Départementales de la Seine Maritime à Rouen, se trouve un certificat de naissance que je suis redevable à Victoria Reid, doctorante gidienne travaillant sous la direction de Naomi Segal, d’être allée consulter pour moi (consulter ... découvrir, car la recherche aurait pu être vaine) et à qui j’adresse ici mes vifs remerciements. Le document, no. 402 dans le registre, lit comme suit:

‘Naissance de Louise Matilde Elise Pochet

Du vingt-septième jour du mois de novembre de l’an Mil huit cent quarante-quatre à quatre heures du soir.

Acte de naissance d’un enfant qui nous a été présenté et qui a été reconnu être du sexe féminin né du jour d’hier sur les huit heures du matin, chez ses père et mère, domiciliés en cette Ville Rue de la Côte: 36, fille légitime de M. Louis François Pochet

négociant âgé de quarante cinq ans et de Dame Marie Matilde Delaroche, âgée de trente huit ans, mariés au Havre, Chef lieu de cet arrondissement, le onze Décembre Mil huit cent vingt sept lequel a reçu les prénoms de Louise Matilde Elise sur la requisition et présentation à nous faite par le père de l'enfant.

En présence de:

1. Charles Latham, négociant, âgé de quarante neuf ans, oncle en loi de l'enfant
2. Alexandre Henri Monod, négociant, âgé de quarante neuf ans, non parent de l'enfant, tous deux domiciliés à Ingouville.

Lesquels déclarant et témoins ont signé avec nous après lecture faite le présent acte fait double rédigé en leur présence et constaté suivant la loi par nous adjoint délégué au Maire de la Ville susdite, remplissant les fonctions d'officier public de l'Etat civil.

Ch. Latham	Henri Monod
Ed. Le Metznel, Adjoint	L. F. Pochet

Ainsi donc s'écroule le mythe de la créolité de la mère de Madeleine Gide, "oiseau des îles" du coup déplumé, qui, en cette fin de l'année 1844 est bel et bien née au Havre le 26 novembre, ou plus précisément à Ingouville, commune jouxtant la ville portuaire et qui devait être bientôt annexée par sa grande voisine en 1852. Nullement mauritienne, Matilde Pochet (notons que le prénom s'écrit sans 'h' dans le registre de naissance, comme aussi dans l'acte de re-mariage) est havraise de naissance, venant au monde dans une belle maison de cette Côte de Grâce (on sait que le nom originel de la ville était Le Havre de Grâce) qu'affectionnaient tant les premiers peintres impressionnistes, Monet notamment.

Selon Charles Rufenacht (*Michel de la Roche 1755-1852, ses aïeux et ses descendants*, Le Havre, 1963, h.c., 47-48) généalogiste de la famille, qui donne seulement l'année de naissance de Matilde, sans mois ni jour, mais laisse entendre qu'elle fut probablement née, comme ses trois frères, à Ingouville, les Pochet habitaient au no. 41, chemin de la Côte d'Ingouville (actuelle rue Félix Faure). L'acte de naissance en revanche situe la villa au no. 36 et fait donc autorité. La maison existe-t-elle toujours? Du moins est-elle évoquée dans *La Porte étroite* sous guise de la demeure de Félicie, la 'tante Plantier' veuve, où Jérôme loge pendant les vacances de Pâques: "La 'maison Plantier' comme on disait au Havre, n'était pas dans la ville même, mais à mi-hauteur de cette colline qui domine la ville et qu'on appelle la Côte" (502, 512). La famille était bien munie, les deux témoins signants prospères sans doute eux aussi, tous négociants dans un port commerçant en plein essor.

Quatrième et dernière enfant de Louis François Pochet (1799-1867) et de Matilde Delaroche (1805-1844), mariés au Havre le 11 décembre 1827, la petite Matilde était semeuse de troubles dès sa venue au monde¹¹. Sa naissance coûta, semble-t-il, la vie à sa mère, qui mourut le 27 décembre, un mois plus tard, sans doute de troubles de la puerpéralité. On en trouve un écho dans le roman, où, non pas la mère réelle, mais la mère adoptive de Lucile Bucolin, Mme Vautier, femme du pasteur, “mourut en couches à la naissance d’un quatrième enfant” (498). Fut-ce à cause du décès de la mère que Louise Matilde Elise était connue ensuite comme Matilde et non comme Louise? C’est très probable. Autre détail intéressant, alors que dans la réalité cette quatrième enfant est Matilde, dans le roman, transposant le sexe et la génération, Gide en fait un garçon, “celui qui”, dit Jérôme, “de mon âge à peu près, devait devenir plus tard mon ami ...”, en l’occurrence Abel (499). Peut-on en déduire que Gide, points de suspension à l’appui (car ils sont de lui), phantasmait sur la masculinisation et le rajeunissement (Lucile semblait avoir l’âge de ses filles) d’une tante dont il aurait inconsciemment désiré être, en un sens, l’ami?

Comment se fait-il pourtant, et c’est là aussi l’intéressant, que se soit propagé le mythe de la naissance mauritienne, originellement acceptée et ébruitée par Delay? Fut-ce Gide qui aiguilla son médecin sur une fausse piste? Sont-ce d’autres membres de la famille qui firent dévier la vérité? Associer la faute de Matilde — sorte d’Eve des Tropiques — avec une origine coloniale, est-ce un peu, dans un réflexe quasi - ‘raciste’, y attribuer et ainsi mieux ‘expliquer’ sa dévoyance, déculpabiliser le milieu bourgeois havrais? Et puis comment expliquer le teint de Madeleine Gide jeune, “la ligne étrangement évasive de ses sourcils” (*Et nunc*, 1127), sa chevelure, autrement que par une ascendance maternelle exotique, exotisme qu’il faut bien l’accepter maintenant n’existait absolument pas dans les gènes ni dans la culture familiaux?

¹¹ Les trois frères aînés de Matilde Pochet étaient, dans l’ordre de leur naissance, Emile (? - ?), “peu dégrossi et un peu brut” dira de lui Madeleine (Martin, *Maturité d’AG*, 48), qui, à 60 ans, épousa Julia Rodrigues, union sans enfants; Alfred (? - ?), qui épousa Rosita X ... d’origine uruguayenne, ménage sans descendance qui s’établit, plus tard, à Montevideo; Georges (1834-1901), qui, en, 1860, épousa Berthe Lebarbier de Tinan (1839-1903), parent, par cousinage, de l’écrivain Jean de Tinan. Cette tante Berthe de Gide semble être venue en aide à sa belle-soeur Matilde lorsque, après sa fugue, elle eut des difficultés d’argent, du moins faut-il le comprendre d’après un passage d’une lettre que Mme Gide écrit à son fils les 16/17 avril 1894: “Sans la tante Berthe, qui sait ce que la tante Mathilde sera devenue! Tout a mal tourné

Ou, autre hypothèse, Matilde avait-elle, enfant ou adolescente, effectivement passé quelque temps aux îles? Aucun indice ne laisse présumer un tel séjour. Une complication archivale a pu aussi entrer en jeu. Ignorant sa naissance ingouvilloise ou qu'Ingouville avait d'abord été une commune indépendante, les chercheurs ont pu vainement enquêter, comme nous d'abord, sous Le Havre. La théorie coloniale se serait ainsi nourrie du manque de traces havraises.

Sans doute les biographes, Delay en tête, se sont surtout inconsciemment laissés influencer également par le roman et par les traits de Lucile. La fiction se laisse facilement prendre pour la vérité, surtout si la vérité est mal établie ou gênante.

Martiniquaise indolente, la figure nettement baudelairienne de Lucile est affublée par l'auteur de *La Porte étroite* de tous les accoutrements de l'exotisme, allant des cheveux crépelés et de la résille jusqu'au hamac. "Tes cheveux crespelés, ta peau de mulâtresse / Rendaient plus attrayants tes charmes ingénus", écrit, d'Yvonne Pen Moor, le poète. On songe également à la "brune enchantresse" de *A une dame créole*. Baudelaire, cité textuellement plus loin dans le roman (517), fut l'une des constantes de l'imaginaire gidien. En butinant dans quelques poèmes seulement des *Fleurs du mal* (Lucile — fleur du mal) on arrive vite à un patchwork qui est comme le portrait de la tante voluptueuse: "Toison moutonnant jusque sur l'encolure", "un mouchoir", "féconde paresse" (*La Chevelure*), "Où l'enfance s'allie à la maturité" (*Le Beau navire*) — tous ses éléments sont repris et représentés chez Lucile, ainsi que la musique de Chopin (elle joue ses mazurkas) que Gide associait inextricablement avec sa lecture du poète — "la musique de Chopin, dont la perfection précisément présente avec celle des poèmes de Baudelaire de si subtils et constants rapports", lit-on dans une note de *Baudelaire et M. Faguet* (MC, 120).

Trop d'accoutrements peut-être. Véritable caricature de l'exotisme dans le roman, Lucile y joue en charge. Toute brune qu'était Matilde (notons que Gide/Jérôme ne décrit pas de la couleur de la peau de Lucile), elle ne pouvait incarner cette image romanesque exagérée, voire mélodramatique. Il faut donc croire qu'il y a, de la part du romancier, plus d'invention dans le personnage de Lucile que l'on a bien voulu l'admettre jusqu'à présent et que, en matière

depuis et à cause d'un refus d'argent de ton oncle (Georges Pochet n.d.l'a.) à Mme Berthe: à partir de ce moment, il a été perdu, tout a conspiré contre lui", *Corr. Mère.*, 333; Rufenacht, 47.

de ses origines, Louise Matilde Elise Rondeaux, née Pochet, mère de Madeleine Louise Mathilde Gide, s'est laissée confisquée en partie, aux yeux de la postérité, par la très fictive Lucile.

Insistons que cette part d'invention peut très bien englober le geste taquin pervers, auquel s'adonne Lucile en mettant la main dans la chemise de Jérôme, geste auquel plus d'un critique psychanalytique, Lacan et Millot notamment, accordent une valeur biographique pour y voir la clef de l'évolution psycho-sexuelle du romancier. Dans son *Pederasty and Pedagogy* (355, n.17), Naomi Segal, de son côté, écrit : "Ces deux critiques soulignent l'aspect positif d'une identification faite par le jeune André au moment de la tentative de séduction par sa tante et qui le libère de la culpabilité des pratiques onanistes de son enfance. J'hésiterai à aller aussi loin, étant donné que nous n'avons aucune indication que la scène de *La Porte étroite* est fondée sur une expérience réelle. Mon interprétation serait qu'il s'agit d'une fiction compensatoire, afin de rendre compte de sa propre pédophilie d'une manière qui implique une pédérastie avunculaire en contraste avec la contamination féminine du désir aberrant de la tante" (trad. de l'a.)¹². Ajoutons à cela deux observations. D'une part, pour des raisons toutes littéraires, Gide crut peut-être nécessaire d'imaginer une scène où l'on voit Jérôme paralysé devant la sexualité féminine active, et où, de son côté, il est la victime directe de la sexualité de sa tante, afin de faire équilibre avec la blessure ressentie par Alissa; les deux adolescents lésés étant ainsi également justifiés dans leur rancune. D'autre part, la principale motivation du silence quasi total que Gide observa sur sa belle-mère, tant dans la vie, surtout la dernière partie de celle-ci, que dans ses écrits, fut sans doute que, dans une certaine mesure, il se rendit compte que lui-même, dans la trahison de son épouse, son départ du foyer, sa conduite sexuelle "scandaleuse", ne s'était pas comporté autrement. Au fil des ans, il suivit le modèle de sa tante.

¹² Voir Lacan, *Ecrits*, 753-54; Catherine Millot, *Gide, Genet, Mishima*, 26-29 et 'La croix de Saint-André', *Le Désir à l'oeuvre*, éd. N. Segal, Amsterdam, 2000, Rodopi, 288-89. Jean-Marie Jadin, bien que suivant *grosso modo* le schéma lacanien dans son analyse de Gide, n'appuie pas sur l'incident pervers de la chemise ouverte, qu'il mentionne seulement en passant (140) et ne semble pas relever l'implication de Lacan que l'adolescent aurait été sensible à la charge érotique émanant de sa tante Matilde (hypothèse assez convaincante) et, le jour de l'incident rue Lecat, y serait allé exprès pour la voir en l'absence de son mari, "c'est sa présence (de Matilde) en ce moment à l'étage que le jeune André a traversé d'un élan, qui l'a appelé dans la maison de tout l'attrait du clandestin, si tant est qu'elle ne fut pas l'objet de sa visite" (753).

Il devint, en un sens, sa tante. Conscient ou à-demi conscient de cela, aurait-il imaginé (imaginé et non pas nécessairement rappelé) dans *La Porte étroite*, une tante attendant à l'innocence d'un garçon, une tante figure composite de sa tante et de lui-même adulte, une greffe sur la femme de sa propre "culpabilité" de pédéraste? Quoi qu'il en soit, condamner sa tante/belle-mère, du point de vue moral, est de la part d'un Gide adolescent compréhensible et peut-être justifié; la condamner après ses propres infidélités maritales aurait été, de sa part, une attitude proprement hypocrite ... d'où, à mon sens, son mutisme sur le sujet.

A sa naissance, Madeleine Gide a hérité, à l'exception de celui d'Elise, des plusieurs prénoms de sa mère, avec l'ajout de cette Madeleine (Magdalena que sa mère allait devenir?). Quant à l'Elise manquant, Gide y avait-il songé — c'est Victoria Reid qui s'est posée la question — lorsqu'il cherchait le prénom, si original, de la fille de Lucile: Alissa?

Plus lourde de signification pour Jadin est la présence dans la pièce, avec la mère dévergondée et son prétendant, des deux plus jeunes enfants.

Appendice

Charles Talabart

Au peu d'informations dont on disposait jusqu'à présent sur Charles Talabart l'on peut ajouter ici quelques éléments nouveaux dont certains ne laisseront peut-être pas de surprendre.

Claude Martin cite une feuille, de la main de Gide, conservée dans les archives de Catherine Gide, où on lit ceci à son sujet: "Ce chenapan mis aux Enfants trouvés, croquant des navets toute sa jeunesse, roulant par tous les débuts de carrière, élève missionnaire, étudiant de médecine, passant à vingt-huit ans ses grades à l'Ecole de Droit, raflant tous les magots qu'il trouve, s'asseyant un jour chez une femme riche et séparée, amenant à lui toute la fortune, et l'épousant après la mort du mari, un homme ne reculant devant aucune infamie et s'écriant enfin: 'Je n'ai pas à me plaindre de la fortune; elle m'a toujours favorisé', *Corr. Mère*, 667-68.

Ce texte est intéressant et semble être *grosso modo* véridique. Il affirme par implication que Talabart rencontra et commença sa liaison avec Matilde seulement après la séparation de celle-ci de son mari et ne fut donc pas un premier prétendant du genre *Porte Etroite*. Il laisse aussi supposer que quand cela le touchait de trop près, dans la vie réelle la figure du bâtard/enfant trouvé/aventurier à la Lafcadio était, pour Gide, bien moins attrayante qu'en littérature. On notera en outre que dans le roman c'est Lucile l'orpheline, tandis que dans la réalité l'enfant trouvé du couple aurait été l'amant Talabart.

On ne semble pourtant pas avoir remarqué jusqu'ici qu' "Opale-Plus" de la BNFr révèle que Charles Talabart fut auteur et en l'occurrence d'une 'thèse'. En 1886, pour obtenir le grade de bachelier, il présenta, à la Faculté de Théologie Protestante de l'Académie de Paris, 96 pages in-octavo intitulées *Etude sur les doctrines du journal "L'Avenir" de 1830-1831*, texte publié à Alençon, à l'imprimerie F. Guy. Il s'agit d'un mémoire consacré à l'éphémère feuille catholique libertaire de Lamennais, fondée à la suite des journées de juillet et condamnée par Grégoire XVI dans l'encyclique *Mirari vos* du 15 août 1845. Succinct, alertement mené et

rédigé d'un style ferme, l'ouvrage du théologien en herbe, soutenu publiquement le 30 juillet 1886, n'évite pas la répétition et ne pêche pas par excès de finesse.

Or, les archives de la Faculté Libre de Théologie Protestante conservent en outre un mini-dossier Talabart (que je suis redevable au Doyen de m'avoir bien aimablement signalé) et qui nous apprend qu'il est né à Toulouse le 17 janvier 1856 et que son "adresse paternelle" est chez Mme Moulin au 15 (?) rue Lafayette dans cette même ville. Il a comme "correspondant" un M. Gaudard de Courbevoie, tandis que son "Patron" à la Faculté est M. Stapfer. Boursier, vivant au séminaire de la faculté, 83, bd. Arago, il semble y avoir poursuivi ses études de 1881 jusqu'en 1886, date de cette thèse de baccalauréat. Détail intéressant, dès la fin de 1882 il eut maille à partir avec ses professeurs, car le procès-verbal de la séance du conseil de la faculté du 21 novembre 1882 (Présidence de M. Lichtenberger) lit comme suit: "M. le Doyen a appris que M. Talabart, boursier, a accepté une place de professeur à l'Ecole Alsacienne. Il le déplore et consulte ses collègues. M. Ph. Berger s'étonne qu'on l'ait nommé sans consulter la Faculté" (p.87).

Talabart, à cette date, a vingt-six ans. Coïncidence quelque peu ahurissante, cette rentrée de l'automne 1882 est celle même où l'enfant Gide, après une période de scolarisation à Montpellier et des séjours thérapeutiques à Lamalou-le-Haut et à Gérardmer, et alors en sa treizième année, réintègre l'Ecole Alsacienne en classe de cinquième (Delay, I, 207; *Slg*, 431). Au cours du mois qu'il y passa (car la réapparition de ses symptômes nerveux fit que sa mère rapidement l'en retira) croisa-t-il, eut-il comme professeur le futur amant de sa tante? Dans le contexte de la présence de Talabart à l'Ecole, deux notations consécutives dans le tableau chronologique que Pierre de Boisdeffre ajoute en appendice à son volume de biographie (*Vie d'A.G.*, 536) laissent un peu rêver: "1882. Octobre: A.G. entre en cinquième à l'Ecole Alsacienne. 25 décembre: A. G., à Rouen, découvre l'inconduite de sa tante Mathilde Rondeaux", encore que, bien entendu, la première rencontre Talabart-Rondeaux ne se fit sans doute que quelques années plus tard.

Agréé bachelier en théologie à trente ans, il semble douteux que, comme l'affirme Gide, Talabart ait passé "à vingt-huit ans ses grades à l'Ecole de Droit", surtout si entre-temps il tâta d'études médicales. Ecartant ces dernières dont on ne sait rien (mais notant la présence d'un

ami médecin à son mariage) et constatant que lors du mariage en 1891 il est décrit comme étant “sans profession”, mais qu’y assistent en témoins deux avocats, on peut supputer qu’il termina ses études de droit en 1891 au plus tôt, c’est-à-dire autour de sa trente-cinquième année.

Tout autre détail sur Talabart nous manque. La date et le lieu de son décès restent inconnus et, presumant qu’un avocat, même si glauque, gagne bien sa vie, le fait que Matilde, en 1919, mourût impécunieuse et financée par ses enfants, Madeleine en premier, laisse supposer que, soit il l’abandonna, soit il la laissa veuve, sa fortune à elle ayant été préalablement mangée.